

0.

Imaginez, vous avez du temps à tuer. Une vacance.

Échine courbée, doigt sur l'écran du portable, yeux légèrement plissés, vous vérifiez vos mails, la météo, passez en revue les messages qui s'empilent dans vos conversations actives, jetez un œil au cours de la Bourse alors que vous n'avez placé d'argent nulle part, ouvrez *Le Monde*, Leboncoin, un jeu de poker en ligne et Instagram. Les minutes passent, l'ennui pas : vous cédez à l'appel d'une news qui promet un rebondissement insensé dans l'affaire Dupont de Ligonès, et puis finalement rien. Déçu-e, vous sautez par la première fenêtre surgissante pour découvrir que Britney Spears a dorénavant les cheveux bleus.

Vous scrollez la vie des autres, sans émotion, anesthésié-e. Vous balayez les chiens écrasés avec distance, clic après clic.

Tant de chair et pas un os à ronger. Rien qui croustille.

Vous devriez vous arrêter, ranger la machine, prendre un bon roman, parler à votre voisin, lever le nez. Vous n'y

arrivez pas. La déception vous affame. Le vagabondage vous rend vorace.

Tout à coup, alors que vous alliez déposer les armes, à la fois gavé-e et vide, quelque chose se met à vibrer à l'intérieur. L'excitation monte, et, avec elle, la vie. Vous ne l'auriez pas parié en entamant cet article de seconde zone, au titre peu engageant, « Les reclus d'Yerville », dans un journal régional. L'histoire d'une famille de Franciliens bon chic bon genre, originaires de Paris et proche banlieue (sans autre précision), qui, depuis plusieurs mois, ne sort plus de sa résidence secondaire normande. Le journaliste profite de l'affaire pour promouvoir la région, vante le bocage dans toute sa splendeur, la situation du village à quelques encablures de la gare d'Yvetot, en surplomb de la campagne, la mer en trente minutes – une aubaine pour relancer le marché immobilier du pays de Caux. Dessert son enthousiasme la photographie qui accompagne l'article : une maison de maître, imposante et lugubre, aux volets fermés, et sa légende tragi-comique – *Le Clos* (ça ne s'invente pas), *devenu la prison volontaire des Simart-Duteil*. Vous apprenez qu'ils sont dix, de tous âges, de la grand-mère aux petits-enfants, leurs courses sont livrées devant la grille d'entrée sous vidéosurveillance, les séquestrés les récupèrent à la tombée de la nuit. On rapporte les propos stupéfaits de l'épicière, les Simart-Duteil étaient tout ce qu'il y a de plus normal, ouvert même, ils recevaient beaucoup surtout depuis la mort du patriarche, un grand monsieur.

Elle se souvient de voitures garées en file devant chez eux, de baptêmes, de mariages, d'anniversaires, et vous, chaque fois que vous lisez « Simart-Duteil », vous vous troublez. Ça vous parle.

De quoi ? D'où ?

Un des fils a eu son heure de gloire, est-il mentionné, mais son nom de vedette, Pol Sim, ne vous évoque rien. Vous le googlez. Sa tête non plus. Froid, froid, froid. Vous revenez à l'article, aux Simart-Duteil, un picotement de nouveau, un frémissement nostalgique, vous pourriez le jurer. La génération médiane, trois enfants nés dans les années soixante-dix, est la vôtre. L'un d'entre eux a peut-être fréquenté la même classe que vous. Vous tapez « Simart-Duteil » dans le moteur de recherche, vous trouvez un ou deux avis de décès, un arbre généalogique qui ne correspond pas, et des liens comme autant d'impasses, dont plusieurs vers le site d'une clinique de chirurgie esthétique. Vous proposez « famille enfermée dans sa maison + Normandie » à la sagacité de Google, qui choisit d'ignorer le dernier mot et de vous servir des femmes et des enfants séquestrés à la pelle, surtout en Hollande ou en Autriche. Vous apprenez que Natascha Kampusch est devenue l'heureuse propriétaire de son ancienne geôle. Vous suivez la sortie de l'enfer du petit peuple de la cave, jouet de l'ogre Josef Fritzl. Vous vous égarez sur les traces des reclus de Monflanquin, cloîtrés pendant huit ans dans leur château près de Bergerac. *Des gens bien qui avaient mis leur intelligence en jachère.*

Vous achoppez là-dessus. Sur la jachère, sur les gens bien. Vous n'écoutez plus. L'expression du journaliste tourne en boucle. Vous chauffez. Vous y êtes presque.

Et soudain, ça vous revient : des murs surmontés de tessons de bouteilles qui ceignent une bâtisse imposante, son toit pointu, aux tuiles orange, une girouette, de la végétation luxuriante et surtout, comme dans les contes, une tourelle. En somme, une fantaisie architecturale un peu floue, tels les lieux rêvés ou souvenus, qu'une promenade sur Street View ne rendra pas plus nette. Elle confirme néanmoins que la maison en pierre tranche avec le reste du cadre urbain, enduit de crépi : elle est exceptionnelle.

Vous êtes à Créteil, le Vieux Créteil, dans la zone résidentielle : des pavillons Bouygues au jardin carré, quelques résidences fleuries et leur court de tennis, des immeubles HLM à taille humaine, dont le vôtre à l'époque, beige, avec parking à l'entrée, rue de Bonne. Une rue que vous descendiez jusqu'à celle de l'Espérance pour vous rendre à l'école, quinze minutes à pied, un peu moins en passant par la rue du Cap. Et, sur votre chemin, la maison à la tourelle, dont s'ouvrait tous les matins, à huit heures quinze précises, le portail électrifié, pour laisser sortir dans une berline chic une fillette de huit ans qui ne vous ressemblait pas. Parfois, vous aperceviez ses frères, habillés comme elle en bleu marine. Un ado, un peu gros, et l'autre, tout juste collégien, pensiez-vous, l'air grave et les traits parfaits. Ils allaient à l'école privée, en voiture donc. Avec leur père,

tiré à quatre épingles, qui devait sentir l'eau de Cologne et la lessive propre. Parfois, c'était leur mère, une beauté à l'allure d'actrice de cinéma. Et ils se sont gravés à jamais dans votre imaginaire d'enfant né-e ailleurs pour y former une catégorie à part, qui nourrissait tous vos fantasmes : celle des « gens bien ». Vous les appeliez comme ça : « les gens bien de la rue du Cap ». Alors que vous connaissiez leur nom, inscrit sur une boîte aux lettres au style anglais. Un patronyme si français à votre oreille, enfoui au fond de votre mémoire qui émerge à cet instant, intact et toujours aussi chic : Simart-Duteil (car, oui, c'était eux).

Et vous vous rappelez le prénom de la fillette, Clothilde, et que l'un de ses frères (le beau) avait joué dans une pub Benco (comment l'aviez-vous su ?) que vous retrouvez en ligne.

Les Simart-Duteil, un horizon inatteignable, une énigme depuis toujours, désormais à portée de main. Tout ce que vous avez voulu connaître, toucher, enfermé dans une résidence secondaire à Yerville. Et leurs vies d'avant, traçables. Ici et là. Il suffit de glaner.

Imaginez, il y a de quoi frissonner.